

*La Maison-Dieu*, 220, 1999/4, 23-38

Les moniales de Chalais et Marie-Josée POIRÉ

## « AMOUR QUI NOUS ATTENDS AU TERME DE L'HISTOIRE... »

### *ESCHATOLOGIE ET VIE LITURGIQUE*

**V**OREPPE, petite ville au nord de Grenoble, au pied des Alpes, près du lieu où saint Bruno fonda, au XI<sup>e</sup> siècle, la Grande-Chartreuse. Une région qui a toujours attiré les chercheurs et les chercheuses de Dieu. De Voreppe, une route en lacets s'élance pour atteindre, à 940 mètres d'altitude, un lieu presque suspendu entre ciel et terre : le monastère de Chalais, où vingt femmes de la famille de saint Dominique vivent la prière, le silence, la liturgie, le travail manuel et intellectuel.

Chalais est aussi un important lieu de passage et d'accueil. L'hôtellerie reçoit des hommes et des femmes, laïques, religieux, prêtres, jeunes et retraités, chômeurs, étudiants, professionnels, chrétiens engagés et croyants d'autres religions, Français et étrangers, qui y passent quelques heures, quelques jours. Que cherchent ces hommes et ces femmes qui rompent ainsi avec leur quotidien ? La paix, le repos, le silence, la distance, l'ouverture. La signification de leur vie. Et Dieu, aussi. Les moniales, largement, ouvrent leur liturgie aux hôtes. Laudes, l'heure médiane, vêpres, complies ponctuent, avec l'eucharistie, la journée monastique. Trois Sœurs, Geneviève (prieure - G.), Dominique Emmanuel (D.E.) et

*Maya (M.), ont accepté de réfléchir sur la question : comment une communauté entre-t-elle dans la dimension eschatologique de la vie liturgique ?*

### **Aujourd'hui, entre passé et avenir**

*Une caractéristique de la modernité est l'éclatement du rapport au temps et sa diversification. Pour beaucoup, il n'y a plus ni passé ni avenir. En venant à Chalais et en célébrant avec la communauté pendant un certain temps, le temps prend comme une autre dimension. Sommes-nous dans un temps à part ? Dans un lieu de retour en arrière ? Dans un refus d'entendre les questions et les angoisses que portent entre autres les jeunes ?*

G. Quand nous discutons avec des jeunes ou avec d'autres, ils disent : ici, je peux envisager quelque chose de plus loin que l'immédiat. Les gens trouvent à Chalais une ouverture d'espérance qu'ils avaient perdue ou qu'ils pensaient disparue. Cette dimension, dite ou vécue par la communauté, souvent inconsciemment, rouvre le temps à un « à venir ».

Il me semble que, dans l'aujourd'hui, tout est fini. Plusieurs ont l'impression d'une espèce de butée au-delà de laquelle tout est absurde. Quand les gens arrivent ici, ils découvrent l'église et une communauté célébrante accueillante pour eux. Cela leur dit : non, tout n'est pas fini.

D.E. La présence de la communauté témoigne que quelque chose existe et est appelé à durer, puisque nous vivons et durons ensemble. « Appelé à durer » : nous partageons avec ceux qui viennent chez nous une forme d'incertitude face à l'avenir. Des choses sont stables mais, même au cœur de notre liturgie et de notre prière, certaines sont remises en cause, changent. Nous nous questionnons. La durée que nous vivons n'est pas sécurisante.

La présence d'une communauté permet d'assumer une histoire. Les jeunes sœurs entrent dans une famille dont

elles apprennent l'histoire, petit à petit. La communauté porte une histoire en mouvement, faite d'un héritage à assumer, de choses très anciennes. Par exemple ici, à Chalais, il faut habiter – ce qui n'est pas toujours évident – une architecture faite pour d'autres siècles, d'autres cultures, d'autres liturgies. Nous sommes situées entre un passé porteur et un avenir rempli d'interrogations.

La liturgie joue un rôle déterminant. Elle nous enseigne l'ouverture au présent. Même si le passé fut parfois insatisfaisant, même si l'avenir semble incertain, aujourd'hui tout commence, aujourd'hui tout est possible, aujourd'hui tout peut advenir. La liturgie nous renvoie à l'avènement du Christ aujourd'hui, dans le rythme quotidien, dans la Parole reçue.

### Vivre orientées

*La vie monastique et la vie liturgique offrent une forme de stabilité. Cette stabilité vous permet-elle d'entrer dans les questions contemporaines et dans ce qu'elles portent d'enjeux spirituels ?*

D.E. Il y a une angoisse du monde que nous pouvons tenir par grâce, un peu à cause de la vie que nous menons ici.

G. Nous n'échappons pas à cette angoisse. Mais une promesse d'habitation avec le Christ nous tient plus profondément que celle-ci. Par moments, l'angoisse du monde, de l'avenir qui paraît fermé, nous fait dire : mais qu'allons-nous devenir ? Cet hiver, ce fut une expérience terrible pour moi de me dire : la communauté est petite, nous sommes enfouies dans la neige, nous avons beaucoup de travail... En même temps, je vivais une forme d'ouverture : si nous sommes ensemble pour le Christ, nous trouverons ensemble comment vivre et assumer ces questions. Cela se traduisait aussi dans la liturgie, dans les prières quotidiennes, quand le goût de chanter n'y était plus parce que le moral était au plus bas.

*D.E.* L'inquiétude, l'angoisse, la peur sont des sentiments humains occultés aujourd'hui, aux plans social et personnel. La liturgie nous y renvoie. Mais ces sentiments peuvent aussi provoquer une crispation, une non-ouverture. La liturgie, les psaumes, la parole de Dieu nous invitent à ouvrir les yeux sur cette inquiétude, cette angoisse, cette peur que nous et d'autres vivons ; en même temps, ils font brèche, ouvrent, remettent en relation.

*G.* La liturgie vient d'en avant de nous, de l'extérieur, et nous tire en avant, nous fait prendre une distance. Je peux mariner dans l'angoisse. Mais subitement un mot, un verset d'un psaume traverse celle-ci et me tire hors de ce gouffre où je m'enfonce.

*D.E.* La prière donne la direction. L'office réoriente : sans lui et la prière quotidienne, il n'y a rien. Récemment, je suis allée faire la promotion des biscuits de Chalais dans un supermarché. Ce fut une expérience radicale de perte de repères. L'ambiance, la musique, les gens avec leurs caddies... En remontant, j'avais besoin de plonger dans la prière. Combien est important ce rythme où nous prenons le temps d'arrêter, de prier, de faire silence !

Cela rejoint ce que les gens cherchent en venant à Chalais. Mais comment permettre aux chrétiens de vivre eux aussi cette démarche d'ouverture et d'orientation sans nécessairement venir dans un monastère, de la vivre dans la vie et la liturgie quotidiennes ?

*G.* Orienté – désorienté... Notre vie est orientée, tournée vers l'Orient. Cela m'a frappée ce matin. Nous chantons « Dieu, viens à mon aide... », « Seigneur, ouvre mes lèvres... », « Venez... adorons » tournées vers l'Orient, vers cette ouverture dans le mur de l'église. Notre temps et notre vie, par grâce, sont orientés. C'est peut-être ce que les gens sentent quand ils viennent ici.

*D.E.* La liturgie dans laquelle nous entrons n'est pas une contrainte. Recevoir des psaumes et une lecture

qui sont donnés comporte une certaine rigidité. Mais c'est à la fois libérant et porteur. Chaque jour, nous prenons ce qui est donné, ou nous ne le prenons pas. Quelquefois, nous sommes portées par ce que nous recevons et nous le vivons sans toujours bien comprendre. D'autres fois, au contraire, cela réveille des choses très profondément enfouies...

L'Autre n'est pas n'importe quoi. Le cadre dans lequel nous entrons est important. Il ne restreint pas l'espace de liberté mais permet, au contraire, quelque chose de difficile dans la liturgie : laisser ouvert un espace pour la démaîtrise, la déprise, pour l'Autre qui peut advenir.

G. Non seulement le cadre le permet mais il l'éduque, d'une certaine façon. Ainsi les Laudes, avec leur dernier psaume qui ouvre toujours à la louange, nous façonnent aussi dans la prière. S'il fallait prier nous-mêmes, nous nous « gratterions » toujours un peu la conscience...

Une sœur âgée me disait récemment : « Il ne m'a pas souvent parlé. » La vie monastique est une vie dépouillée, nue. Mais avec suffisamment d'éclairs de rencontre pour se dire : « Aujourd'hui il m'attend ; aujourd'hui, j'y vais. »

**« La vie, ce sont les vies... »**

*Est-ce que cela ne nous renvoie pas au rôle de la liturgie pour « construire » les chrétiens ?*

G. Le fait que la liturgie soit ce qu'elle est, que les laudes et les vêpres commencent par un signe de croix, rappel de l'incarnation et de la Trinité, qu'une hymne donne une couleur... cela forme et forge un type de prière. Seule dans ma cellule, j'essaie aussi de prier comme ça. Cette prière n'est pas « nombriliste ». Elle est d'Église, du monde.

*D.E.* La journée est comme orientée. Aujourd'hui, nous fêtons sainte Catherine de Sienne<sup>1</sup>. En faire mémoire en commençant la journée lui donne un goût particulier. Il est structurant de débiter une journée en recevant une orientation de l'évangile du jour ou d'une fête...

*M.* Cela représente une vraie actualité, qui colore toute la journée. Comme la lecture continue des livres de la Bible. Comme le journal qui revient tous les jours mais différent.

*G.* En écoutant la lecture, ce matin, je me disais : nous ne sommes pas loin du Kosovo. Célébrer la fête de Catherine de Sienne n'arrache pas à l'actualité. Au contraire, je sens des forces neuves pour entendre le cri du monde dans un appel à vivre l'Évangile et à prendre en compte ce monde comme elle l'a fait en son temps.

*Geneviève m'a dit récemment : c'est par la liturgie que je suis devenue chrétienne...*

*M.* Je peux dire de même. Mais cela ne se fait pas d'un coup. Dieu merci, nous célébrons le mystère du Christ tout au long de l'année, le découvrant petit à petit. La vie liturgique fait entrer dans ce mystère de notre vie monastique qu'on espère être une vie donnée au Christ et à Dieu pour le monde.

« La vie », en hébreu, ce sont « les vies ». Pour dire « la vie », le mot est toujours au pluriel. Comme s'il y avait deux vies, la vie qu'on mène et la vie en Dieu, qui sont *la* vie. La liturgie aussi réunit la vie qu'on mène dans toutes ses composantes... Nous courons de l'office au travail et nous avons toute une synthèse à faire. Et il y a la vie en Dieu. Et tout cela est ramassé : c'est *la* vie, comme en hébreu. J'aime énormément ce *Hayim* hébreu : les vies. « La vie, ce sont les vies. »

---

1. *NDLR* : L'entrevue a été réalisée en deux temps : le 29 avril 1999, jour de la mémoire de sainte Catherine de Sienne, fête dans l'ordre des Prêcheurs, et le 20 mai, entre l'Ascension et la Pentecôte.

« *La vie, ce sont les vies* », comme si toute vie comportait toute la vie. Dans une journée, il y a des temps de genèse et de mort, des temps de naissance et de passage. La liturgie nous construit. Nous passons dans le temps et le temps nous traverse aussi. Mais tout cela pourrait demeurer virtuel. Comment se fait la jonction, au quotidien, avec la dimension éthique, entre la vie de prière, la vie liturgique, la vie communautaire, votre vie personnelle en lien avec la vie communautaire ?

M. Et la vie du monde !

G. Lorsque je suis venue à Chalais, j'ai été frappée par l'absence de marche entre le cloître et l'église. Nous entrons de plain-pied dans l'église. Nous ne changeons pas. Nous ne sommes pas divisées : des femmes qui célèbrent et qui vivent ensuite. Nous arrivons au chœur telles que nous sommes, lourdes de la vie de travail, de relations difficiles. Parfois, nous sommes toutes sous pression en entrant. Et nous en sortons un peu différentes.

Du coup, ce n'est pas « virtuel ». Je ne triche pas, même s'il y a des gestes, des tenues, des obligations. Toute ma personne avec ce que j'ai vécu est là et, quand je repars, je veux essayer de faire fructifier ce que j'ai reçu de la liturgie et d'en vivre...

D.E. L'engagement s'impose parce que nous vivons dans le temps de l'entre-deux, appelées à autre chose. Je comprends ainsi la tension eschatologique : la vigilance provient du désir, de l'attente d'une autre façon de vivre. « Nous attendons des cieux nouveaux et une terre nouvelle. »

G. La liturgie actuelle n'est pas déjà le paradis. La beauté est importante dans la liturgie. Mais si nous ne célébrons que dans la beauté et l'esthétisme, fermées sur soi, ouvertes sur un ailleurs ou un Dieu qu'on s'est fabriqué, sans relation avec le dur aujourd'hui du monde, nous ne sommes pas chrétiennes. Tous les dimanches, nous trimballons des bancs pour faire place à ceux qui vont venir.

Tant mieux ! Cela nous déplace, nous désinstalle et nous oblige à nous ouvrir.

Le grand risque de la vie monastique est de se croire déjà dans la vie parfaite, angélique. Ce serait le contraire de la tension eschatologique, de l'attente, qui fait que quelque chose manque.

### La liturgie et la mort

*Cette année, vous avez vécu plusieurs décès dans la communauté. Au quotidien, vous célébrez l'eucharistie qui proclame la mort-résurrection du Christ. Nous sommes dans le Temps pascal. La question eschatologique fait une grande place à la mort et à l'au-delà. Comment la vie liturgique, vécue au quotidien par des moniales, fait-elle entrer dans ces dimensions ?*

D.E. Pour moi, cette année, deux réalités furent reliées. La communauté a vécu plusieurs décès et nous avons eu un hiver terrible, difficile à supporter. Un beau texte d'Antonine Maillet sur l'hiver au Canada<sup>2</sup> m'a fait réfléchir. Nous parlons toujours du printemps comme du début. Mais elle disait que l'hiver est le commencement, la promesse de la résurrection. Cela rend compte de la nouveauté chrétienne : dire cela sans le Christ serait absurde. J'ai vécu cet hiver ainsi, comme une forme de combat où il fallait croire qu'un jour cela allait s'arrêter, que la vie serait plus forte. Ce qui est arrivé de façon assez extraordinaire à Pâques, où il y eut un petit répit. Voilà un aspect de la mort, de l'anéantissement, du « rien », vécu au quotidien...

*La vie monastique, l'entrée et la durée dans la vie liturgique provoquent-elles un dépouillement des représentations, de tout ce qui peuple l'imaginaire ?*

---

2. Dans l'article « Canada sous les feux de l'été indien », *Terre sauvage*, n° 131, septembre 1998, p. 50.

D.E. Le « plus rien », le froid, le silence de la neige, l'absence d'oiseaux qui chantent, plus personne qui monte... Tout cela évoque la mort mieux que les représentations fantasmagoriques d'un au-delà. Pour beaucoup de gens aujourd'hui, l'imaginaire de la mort n'est plus tellement les tortures de l'enfer mais plutôt le néant. La liturgie aussi travaille au dépouillement des représentations. En même temps, nous ne sommes pas délivrées des images eschatologiques qui continuent d'habiter nos profondeurs.

G. Nous sommes si liées à la nature que l'hiver, le grand silence dans lequel il n'y a plus rien signifient la mort pour moi. Un texte sur un mirabellier mort de froid, écrit cet hiver par une sœur de la communauté, exprimait l'espérance de la vie en travail déjà sous la neige, dans la terre gelée, durcie. Je veux y croire mais cette expérience, à la fois d'ordre « naturel » et « personnel », d'une espèce de vacance, de nuit, d'absence, sans savoir si cela va repartir, fut difficile. Espérer signifie croire justement en ce qu'on ne voit pas...

*Comment la liturgie travaille-t-elle à travers ces temps de mort ? Vous avez vécu ceux-ci durant l'Avent, qui invite à marcher et à rester vigilant malgré l'ignorance du jour du retour du Christ, durant le temps ordinaire et le Carême qui appelle aussi à se mettre en marche et à s'ouvrir. Finalement la liturgie, en cette période d'hiver, ne nous renvoie-t-elle pas constamment à la nécessité d'être en marche même s'il y a un désir d'arrêt ?*

G. La parole de Dieu est promesse. Les textes du Carême rappellent l'Alliance. Cela nous relance même si, pour y croire, je dois me dire : c'est la parole de Dieu, je veux croire. La liturgie me vient de l'extérieur. De temps à autre, alors qu'à l'intérieur je me sens un peu comme dans un tombeau, elle fait de petites percées, elle vient soulever le couvercle.

À l'occasion des décès dans la communauté, vous avez accompagné liturgiquement les mourantes et vous avez vécu la liturgie des funérailles. Comment ces temps-là sont-ils occasions d'ouverture à l'Autre, de relecture de l'histoire et d'ouverture sur l'avenir ?

M. Je pense surtout à la mort en regardant les sœurs âgées et en me souvenant de celles qui sont parties. Je sais que je vais mourir, que nous allons toutes mourir. Je n'échapperai pas à cette réalité un peu effrayante. Avec les sœurs qui diminuent, un processus inéluctable se joue sous mes yeux. La mort est inscrite dans la communauté tous les jours. Je pense à certaines qui sont parties, que j'ai mieux connues ou aimées, et je me demande où elles sont passées. C'est un peu stupide, comme réaction. Certains jours, j'entends le rire de Claire-Hélène et je me dis : mais où est-elle passée ? Pour moi la mort se dit d'abord à travers l'absence de celles dont la présence nous était familière, proche...

Nous avons aussi vécu des expériences liturgiques fortes autour de ces sœurs. Une harmonie, une unité existaient entre celles qui s'en allaient vers la mort et la communauté. En accompagnant Claire-Hélène jusqu'à son dernier souffle, nous avons vraiment perçu la vie comme un souffle : lorsqu'il s'en va, il n'y a plus rien. En même temps je dirais, comme tout à l'heure : « La vie, ce sont les vies. » Je crois aussi que ces sœurs défuntées sont dans une autre vie que je ne connais pas. Il m'est difficile de parler de la vie éternelle. Mais les gens que j'ai vraiment aimés ont laissé une forme de présence qui ne disparaît pas. Cela m'aide à croire qu'ils sont dans une autre vie que je ne perçois pas avec les sens mais qui, sans doute, existe aussi.

G. En accompagnant Claire-Hélène, puisque ce fut plus marquant pour elle, j'ai senti que la liturgie permettait d'accomplir quelque chose... Claire-Hélène avait, toute sa vie, vécu de la liturgie. Elle ne pouvait plus la vivre et, dans ce passage, la communauté la vivait à sa place. La

liturgie avait là un rôle extraordinaire. Nous priions en disant « je » ou en implorant pour elle, mais c'était elle encore qui priait...

M. Jusqu'au bout, cette sœur a voulu participer à la liturgie. Nous allions la voir et lui chantions ce que nous avions chanté à l'office. Avec nous, elle a chanté tout l'office de Toussaint.

G. Il y a là quelque chose de la communion des saints... La mort vécue est-elle la mort de l'autre, la nôtre, celle du Christ ? Une relation particulière s'établit. Notre propre mort ou la mort de l'autre est relue, reprise, dans la mort du Christ. Il y a, du même coup, l'affirmation d'une vie autre, ce qui nous ouvre un ailleurs.

D.E. Certaines sœurs âgées, à l'extrême de leur vie, ne pensent qu'à la vie. Alors qu'en pratique ces femmes sont plutôt diminuées, la vie est toujours première pour elles. Nous serons jugés sur la vie et sur l'amour, la vie que nous aurons aimée et vécue profondément, jusqu'au bout. L'eschatologie, c'est la vie prise en compte et vraiment vécue.

### **Le temps liturgique**

*Parlez-nous de l'année liturgique. Comment l'habitez-vous ? Comment vous façonne-t-elle ?*

D.E. Je considère l'année liturgique comme un tout, avec des périodes plus fortes selon les sensibilités de chacune. J'aime beaucoup les derniers temps de l'année, d'une couleur plus eschatologique, marqués par l'attente et une tension, et le temps de l'Avent me parle beaucoup.

G. L'année liturgique nous fait entrer dans la vie du Christ. Et on la connaît un peu – moins mal chaque année. Quand revient l'Avent ou Noël, j'ai souvent l'impression de découvrir du neuf. Un peu du mystère de l'Incarnation,

de la venue de Dieu parmi nous, m'est révélé cette année-là sous une forme, une autre année sous une autre. Nous grandissons et entrons dans le mystère du Christ en passant chaque année aux mêmes endroits, aux mêmes fêtes, plus profondément chaque fois.

*D.E.* Cela évoque pour moi l'image dominicaine de la récitation du Rosaire, des mystères de la vie du Christ. Certaines fois rien n'accroche, d'autres fois on s'attarde. C'est une méditation sans fin : un chemin qui révèle la vie.

*M.* Le rosaire fait partie de notre habit. Nous sommes donc habillées par la méditation de la vie du Christ.

*G.* Revêtir le Christ... L'année liturgique nous fait revêtir le Christ dans ses différents mystères. Quand nous disons : « Dieu, en Christ, est venu nous sauver », tout est dit. Mais le déploiement qu'en fait ce parcours proposé par l'Église permet de dire : « je n'avais pas encore vu cela... » J'imagine la vie éternelle comme la liturgie encore plus déployée, où je n'aurai jamais fini de comprendre, d'admirer, d'aimer ce qui m'est déjà donné chaque année dans la vie liturgique.

*D.E.* Le rythme de l'année liturgique, l'alternance entre temps d'ascèse et fêtes, travaille aussi au dépouillement des représentations. Il participe à l'attente d'une autre vie, une vie en plénitude.

*Au fil de l'année liturgique, sentez-vous une tension, un mouvement d'ouverture, entre l'Avent qui débute par des invitations à l'éveil et les dimanches de la fin de l'année liturgique qui appellent à la vigilance ? Comment vivez-vous cette tension ?*

*G.* Je ne ressens pas cette tension durant l'année liturgique comme telle. Dans la dynamique de chaque jour, oui : l'office liturgique et la célébration provoquent une tension, me poussent et m'attirent. Comme la célébration de l'Ascension.

La structure quotidienne de l'office à Chalais construit un chemin entre les laudes où est lu l'Ancien Testament et les vêpres où sont lues les épîtres du Nouveau Testament. Le même mouvement se dessine aussi dans les psaumes, entre laudes, vêpres et complies. Et à l'intérieur de chaque heure. Ces différents rythmes, complexes, nous renvoient constamment du présent au passé, et à l'avenir. Ils sont comme les rouages d'une montre : le rythme d'une heure s'inscrit dans la journée qui s'inscrit à son tour dans l'année liturgique. La liturgie n'est jamais statique ; elle est un mouvement ; et s'il y a mouvement, il y a vie.

*D.E.* L'aujourd'hui est le lieu de cette tension. Comme si le passé et l'avenir nous renvoyaient dans l'aujourd'hui, lieu de tension, mais aussi de libération, de liberté. Vivre l'aujourd'hui tel qu'il est, pleinement, peu importe le passé et l'avenir. Tendre à une plénitude de chaque heure comme si, aujourd'hui, le Christ pouvait venir.

*G.* Il est tentant d'occulter cette dimension fondamentale dans la vie liturgique. Car elle oblige à une dynamique, une ouverture intérieure difficile à maintenir. Il faut lâcher ce qui était, oublier le chemin parcouru, courir droit vers l'avant. Lâcher ce qui alourdit parce qu'aujourd'hui la rencontre se produit et nous projette vers demain. Ou encore parce qu'on l'espère, la désire.

*« Dieu passe et on ne Le reconnaît que "de dos", nous dit la Bible, c'est-à-dire quand Il a passé, après coup<sup>3</sup>... » Et un peu plus tard on constate que « c'était ça », que je ne l'ai pas reconnu.*

*D.E.* Ou on a la surprise de se dire : « Il est là. » Au moment d'une eucharistie, par un mot d'un psaume, brutalement, la Vie fait irruption.

---

3. M. de CERTEAU, « L'expérience spirituelle », *Christus*, t. 17, n° 68, 1978, p. 491.

G. Le temps entre l'Ascension et la Pentecôte nous place aussi au centre de cette tension. Au jour de l'Ascension s'ouvre le temps de l'Église. Nous ne restons pas à regarder le ciel après le départ du Christ mais nous chantons des hymnes à l'Esprit, nous l'appelons. La grande prière de Jean 17 est mise en œuvre : nous sommes déjà avec lui et il nous donne le Consolateur.

Les couleurs des ornements liturgiques, des fleurs, devraient refléter ce mouvement de Pâques à la Pentecôte, en allant du jaune au rouge, en passant par l'orangé. Le blanc est un peu plat.

D.E. Ce temps, extrêmement court, n'est qu'un sas, un passage, qui nous fait entrer dans le temps de l'Église. Histoire de réaliser que le Christ nous donne son Esprit pour vivre dans le quotidien.

*Ce temps nous parle de la vie des chrétiens. Il nous propose des attitudes d'attente, de désir. Il nous prépare à recevoir la promesse, le don eschatologique par excellence en nous invitant à l'ouverture. C'est ce qui en fait un temps eschatologique, un temps pour agir et pour recevoir. Peut-être notre vie se vit-elle dans un mouvement constant entre les deux...*

M. À certains moments, nous prenons conscience que nous sommes loin de la réalisation de cette ouverture ; à d'autres, à l'Ascension, comme au Carême avec sa dimension de combat, nous avons l'impression de la vivre réellement.

### Un espace ouvert

*Parlez-nous un peu de l'église de Chalais, ce lieu qui comporte une dimension eschatologique particulière. Le sentez-vous dans vos célébrations quotidiennes ?*

D.E., G., M. Oh oui !

G. Par la grande baie vitrée et par l'oculus, nous sommes tournées vers l'Orient et vers la nature qui change au fil de l'année liturgique comme au fil des saisons. Les premières primevères viennent à Pâques, même si nous avons encore de la neige. Pour voir cela, je n'ai pas à aller ailleurs que dans notre église. J'entre, je m'incline devant l'autel, je lève les yeux vers un « à venir » ouvert. En même temps, cette église nous est donnée lourde d'un passé, d'une histoire. Nous célébrons aujourd'hui en habitant ce lieu qui nous précède.

D.E. Dans l'église, la lumière parle constamment. À certains grands moments liturgiques, à diverses époques de l'année, entre la lumière de l'automne et celle de juin, les tonalités sont différentes. L'architecture de l'église permet à la lumière de jouer. Ce n'est pas toujours le cas, même si des efforts en ce sens sont faits dans les églises modernes. Plusieurs églises monastiques paraissent un boyau avec un chœur où entre la lumière. Ici, la lumière n'entre pas n'importe comment ni n'importe où.

Le site nous porte : l'église et son architecture invitent à l'ouverture.

La clef de voûte de l'église est particulière : l'Agneau de Dieu de l'Apocalypse, entouré des symboles des quatre évangélistes. Pour comprendre la clef de voûte, la sculpture, il faut lire, réfléchir. Mais tous peuvent voir la lumière. Les fenêtres ouvertes, orientées, la lumière du soir et de l'été entrant dans l'église parlent aux sens par des couleurs, des images. C'est un langage quasi apocalyptique.

### **L'amour qui nous devance**

M. Depuis plus de neuf siècles, cette église a vu passer des générations de priants : les Chalaisiens, les Chartreux puis, après des temps d'inoccupation, les Dominicains et nous. Ces pierres, imprégnées de beaucoup plus que nous, nous relie, dans la communion des saints, à la vie chrétienne depuis des siècles et qui ira au-delà de nous. Chacun

est inscrit dans une chaîne où il doit tenir sa place. Cela ne nous enlève pas toute responsabilité, mais ce que nous vivons est beaucoup plus vaste que nous...

*D.E.* « Amour qui nous attends au terme de l'histoire <sup>4</sup>... » Aujourd'hui, une parole dite au passé résonne toujours ; elle vient d'ailleurs et nous entraîne. La liturgie est un lieu privilégié pour expérimenter cette irruption de la Parole, de l'amour qui surgit dans nos vies. La liturgie crée les conditions pour que cette irruption se produise.

*G.* Sans cet amour extraordinaire que nous avons perçu, nous ne serions pas ici pour chanter, célébrer et vivre ensemble. L'amour crée l'ouverture, nous convoque. Un amour constamment devant nous. Un amour constamment purifié par la liturgie.



*Lors de la fête de Catherine de Sienne, l'entrevue s'est poursuivie de façon inattendue à la fin de la célébration eucharistique : un organiste familial des lieux s'est lancé dans une brillante improvisation. Des regards s'illuminaient et se croisaient, des sourires s'échangeaient, d'autres se recueillaient. Tous se laissaient porter par la musique qui dansait avec la lumière de midi entrant dans l'église. Après la dernière note, un long moment de silence passa avant que sœurs et fidèles ne se lèvent. Et Geneviève d'ajouter, au sortir de l'église : « La musique fait aussi partie de la dimension eschatologique de la liturgie... »*

Entrevue réalisée par Marie-Josée POIRÉ

---

<sup>4</sup>. Hymne du Christ-Roi, fiche E 161, CNPL/CFC.